

plaisirs de jeunesse, de leurs joies d'âge mûr, de leurs satisfactions de vieillard; le Saint-Laurent qui leur fait une âme de poète, qui les fait rêver tous : les rustres comme les érudits.

Comme tous les Canadiens qui habitent ses rives, Hubert, dans sa douleur, regarda le fleuve. Alors, les paroles de son père et de son curé, celles de sa mère et de sa soeur, lui revinrent à la mémoire. Pour la première fois peut-être, il contempla le décor qui l'entourait et lui trouva la vie. Dans son esprit, le Saint-Laurent, toujours fidèle, prit figure d'être vivant et sembla lui dire : "Tu as trahi". Et les petites vagues courtes et blondes sous le soleil, lui parurent toutes siffler : "Tu es félon, tu es félon". Et les îles du large et les îlots tout près; le panorama tout entier sembla s'animer pour lui crier : "Judas! Judas!"

Devant ces témoins moralement vivants et lui lançant l'opprobre, le jeune homme reconnut son infamie. Il voulut détourner la tête, mais une irrésistible fascination le retint. Baissant les yeux, il porta ses regards sur la bande de terrain qui, du pied de la côte, s'étend jusqu'à la mer. C'était là le premier coin de forêt défriché par les siens, cultivé par eux depuis trois siècles. Soudain, dans une vision, lui apparut toute l'histoire de sa race. Il vit le premier ancêtre des Rioux qui, monté dans un canot d'écorce, arrivait par le fleuve. Il était vêtu d'étoffe grise et les reins ceints d'une ceinture multicolore. Il prenait pied sur cette terre toute couverte de grands arbres, bêchait, ici, là, pour étudier le sol. Il le vit se rinstruire, pour la nuit, une hutte de branches; ensuite abattre des pins, s'en bâtir une maison; bientôt libérer un espace, emblaver, récolter le premier blé. L'autre Rioux, comme une vapeur, surgissait de la glaise, augmentait l'éclaircie, et tout en cultivant, portait le fusil en bandouillère. Il vit la place s'agrandissant toujours; des ancêtres montaient de la noue pour s'ajouter aux autres. L'un d'eux, une balafre à la figure, survenait, prenait la cognée; il venait de guerroyer sous Frontenac pour défendre son bien, et continuait à l'élargir. Un géant, blond de visage, semait son grain en surveillant le fleuve; il devait apprendre au gouverneur l'apparition des bâtiments anglais. Un autre avait fait la guerre de Sept-Ans. La face brûlée de poudre, il continuait la bataille en conservant sa langue et sa foi, en accroissant l'héritage de sa famille. De chaque motte de terre, comme un gaz follet, surgissait un aïeul : carrure de géants, ils embrassaient le sol qui leur donnait la vie. Pas un n'avait trahi : ils se comptaient. Regardant vers la côte, le regard inquiet, ils ne comprenaient pas, semblaient se demander : "De quel sang est-il donc, celui-là?" Tout à coup, comme une ombre qui se cache, parmi tous les vieux, se glissa le dernier mort; il inclinait la tête; sous la honte et le chagrin, il paraissait écrasé.

Devant cette vision du fleuve, cette apparition de ses héroïques ascendants, Hubert découvrit un aspect de l'existence qu'il ne connaissait pas, une parcelle de son âme qu'il n'avait pas explorée; il comprit qu'il était rivé à ce sol par la puissance de son lignage. A ce nouveau contact avec la terre natale, avec l'horizon qu'elle embrasse, il sentit, vers son coeur, monter une sève nouvelle qui lui fouetta le sang, l'obligea à rentrer dans la vaillante cohorte. Mais la victoire de l'atavisme n'était pas complète, car une blessure béante existait encore, qui pouvait compromettre toute la guérison.

Le benjamin de la race éprouva tout à coup une vigueur, une puissance de décision dont il ne se serait pas cru capable. S'arrachant à l'obsédante attraction, il se dirigea vers les bâtisses, allant tout droit vers un but déter-

miné. Dans le verger de Michaud, il aperçut sa voisine mettant la dernière main aux travaux de l'automne. En deux pas, il fut devant elle. Interdite, la jeune fille hésita : devait-elle le féliciter de son retour ou lui reprocher sa défection?

—Jeanne, lui dit-il, je remplacerai désormais chez nous ceux qui sont partis; voudrez-vous m'aider comme vous étiez prête à le faire jadis?

Elle le regarda dans les yeux, le trouva transfiguré.

—Hubert, lui répondit-elle, puisque vous êtes redevenu ce que vous étiez, je serai avec vous, car moi je n'ai pas changé.

Toute rougissante, ne pouvant maîtriser son émotion, elle s'éloigna vite, pour la cacher.

Alors Hubert Rioux, se tournant vers le Saint-Laurent, vers la glorieuse phalange des ancêtres qui, comme un brouillard que le vent chasse, allait s'évanouissant, enleva son chapeau et clame de tout son coeur :

—Père! vous pouvez relever le front : la terre ancestrale a toujours le même maître!"

G.-E. MARQUIS.

* * * *

"*La Technocratie par la Démocratie industrielle*",
par J.-A. Saint-André.

La Technocratie est une théorie nouvelle, qui est née, semble-t-il, aux Etats-Unis. Les principes répandus jusqu'ici ont paru à d'aucuns d'une application difficile sinon utopique. M. J.-A. Saint-André, journalier et ami de la classe ouvrière, très bien connu à Montréal et jusque dans les provinces maritimes et celles de l'Ouest, où il fut appelé comme organisateur de mouvements ouvriers, s'est imposé la lourde tâche de chercher une formule pratique de réaliser la *Technocratie* dans un avenir plus ou moins lointain. Il intitule son ouvrage, qui vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque*, "*La Technocratie par la Démocratie industrielle*".

C'est dire que M. Saint-André préconise des réformes assez radicales, puisqu'elles proposent de remplacer les systèmes politiques et capitalistes actuels par celui d'une démocratie industrielle. Sans chercher à apprécier la justesse des principes nouveaux qui constituent l'essence de l'ouvrage de M. Saint-André, nous pouvons du moins déclarer que les idées exprimées méritent d'être connues, susciteront le plus vif intérêt et provoqueront même des polémiques brûlantes d'actualité. C'est, sans contredit, le premier ouvrage canadien, écrit en langue française, à tenir un langage aussi audacieux.

L'ouvrage de M. Saint-André est précédé d'un "Avant-propos" de son éditeur, M. Albert Lévesque, qui couvre à lui seul une quarantaine de pages. M. Lévesque pose la question suivante : "La Crise actuelle est-elle le résultat d'une faillite politique ou d'une faillite capitaliste?" Question brûlante elle aussi et à laquelle il n'est pas facile de répondre. La logique, la simplicité et la sincérité des arguments de M. Lévesque ajoutent, sans conteste, une valeur d'intérêt à l'ouvrage de M. Saint-André, qui est en vente chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties, au prix de \$1.00 l'unité.